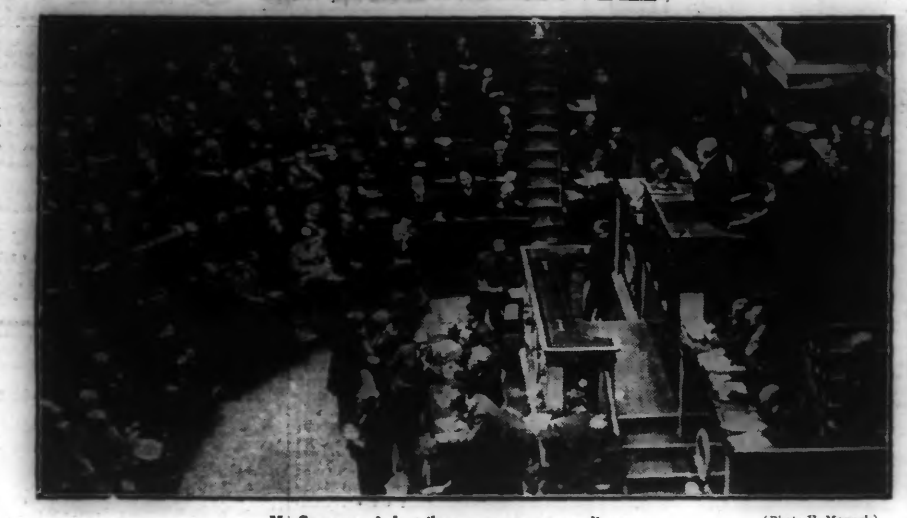
La reprise des travaux au Palais-Bourbon



M. Grousseau, à la tribune, prononce son discours (Photo H. Manuel.)
(Photo prise mardi, lors de la séance de rentrée à la Chambre.)

Paris-Saint-Pétersbourg 1877-1883

VIENT DE PARAITRE :

Eugène-Melchior de Vogüé. — JOURNAL 1877-1883. Paris - Saint - Pétersbourg, publié par le Comte Félix de Vogüe (aux abiers Verts).

Un volume in-8 couronne ..... 18 fr.
Editions Bernard Grasset, 61, rue des Saints-Pères, Paris (VIe).

Le vicomte E.-M. de Vogüé, l'auteur du « Roman russe », de « Jean d'Agrève », des « Morts qui parlent », fut un observateur infiniment curieux de son temps. Mis par les circonstances de sa destinée, tant à Paris qu'à Saint-Pétersbourg, où il il occupa pendant cinq ans le poste de secrétaire d'ambassade, aux meilleures places pour apercevoir les événements et approcher les hommes qui les conduisent, il écrivit pour lui, et pour lui seul, ses impressions sur les visions que lui offrait la vie. C'est ce « Journal » dont son fils commence la publication par un volume qui embrasse une période allant de 1877 à 1883.

Il s'agit ici non pas de « Mémoires » ou de « Souvenirs » rédigés en vue d'une œuvre posthume à livrer au public, mais de notes prises spontanément au jour le jour, en pleine liberté d'esprit et d'expression.

Le « Journal » fait revivre les épisodes importants de la politique française à l'époque. C'est ainsi qu'il recrée l'atmosphère historique dans laquelle le pouvoir passa des mains du duc de Broglie et du maréchal de Mac-Mahon à celles de Jules Grévy, de Freycinet et de Gambetta. Le récit des entrevues d'E.-M. de Vogüé avec Gambetta laisse voir quel fut le rayonnement de cet homme d'Etat sur ceux qui l'approchèrent. Les nombreuses pages qui lui sont consacrées viennent éclairer d'un jour curieux sa figure remise en actualité en ces jours anniversaires du cinquantenaire de sa mort.

En même temps que la vie française, le rédacteur du « Journal » évoque les scènes capitales qui se déroulaient sous ses yeux à Saint-Pétersbourg, et, parmi elles, les attentats nihilistes dont le plus tragiquement célèbre, l'assassinat de l'empereur Alexandre III inspire au narrateur une des pages saisissantes du volume.

Par ailleurs, le « Journal » abonde en anecdotes et en portraits, en rappel de conversations tenues devant E.-M. de Vogüé tant par des hommes politiques de France ou de Russie, que par les écrivains les plus célèbres, tels que Tourguéniev et Dostoïewski.

Les notes mises par M. Félix de Vogüé au bas des pages facilitent, par de courtes explications sur les événements historiques rappelés dans le texte, et sur les noms des personnages cités, la lecture de ce livre si vivant. Sa forme familière et spontanée vient renforcer l'attrait de ce témoignage désintéressé apporté par un esprit largement humain sur le temps qu'il a vécu.

LE MINISTRE DE LA GUERRE REÇOIT LES ATTACHÉS MILITAIRES

M. DALADIER, SES COLLABORATEURS ET LES ATTACHÉS MILITAIRES. (Photo H. Manuel.)
M. Daladier, ministre de la Guerre, a offert, rue Saint-Dominique, un déjeuner aux attachés militaires étrangers à Paris. On reconnaît sur notre photographie, à la gauche du ministre, le GÉNÉRAL WEYGAND; *à sa droite,* M. GUY LA CHAMBRE, *sous-secrétaire d'Etat à la Guerre ;* LE GÉNÉRAL BELGE DU BOIS *et* LE GÉNÉRAL GAMELIN.

CONTE

LA PERRUCHE

Sur le quai des marchands d'oiseaux, nous faisons de longues stations devant les étalages grouillants, criards et fétides, quand Guyette reçut le coup de foudre. Une vaste cage était pleine de perruches, volailles imbéciles qui, tassées à la file sur les bâtons, se bécotaient bêtement en poussant de temps en temps une petit grincement idiot. Elle éclata :

— Oh ! c'est mignon !

Fort inquiet, je me tins coi, espérant qu'une bonne explosion de gaz ou un bienheureux accident d'automobile détournerait son attention. Mais ces choses-là n'arrivent jamais au moment voulu. Guyette poursuivait sa litanie :

— Oh ! qu'elles sont chéries ! Qu'elles sont mimi ! Des trésors. J'en veux une paire, moi, d'abord.

Voilà bien ce que je craignais. J'essayai de lutter :

— Tu as tort, Guyette.

— Comment, j'ai tort ? Pas du tout. Il n'y a rien de plus gentil.

— Je te dis que tu as tort. C'est tout ce qu'il y a de plus malsain, ces perruches.

— Malsain, ça qui est propre comme un sou neuf, avec ce joli plumage si bien rangé !

— Très joli, mais ça vous donne la psittacose.

— Qu'est-ce que c'est encore que ça ?

— Une maladie dont on meurt.

— Tra là là ! C'est bon pour toi.

— Non, c'est mauvais pour moi et je ne veux pas mourir encore.

Je pus dire tout ce que je voulus. Guyette était déjà dans la boutique et bientôt nous nous éloignons avec un sabot contenant deux de ces perruches au plumage bleu pâle parées du prix exorbitant. Guyette m'accablait de ces recommandations qui abrègent mes jours :

— Tiens donc ce sabot droit. Tu vas faire tomber mes perruches.

J'avais le projet d'aller prendre un vermouth à une terrasse des Champs-Elysées. Il fallut remettre à plus tard la réalisation de ce beau rêve et rentrer chez nous où, tout de suite, les perruches commencèrent de tenir une place vraiment disproportionnée avec leur petite taille.

Nous avions rapporté des nourritures recommandées par le marchand. Les oiseaux furent installés dans une cage somptueuse et dorée qui venait de la mère de ma femme, une cage de précision, une cage de véritable amateur, avec un campanille où branlaient d'insupportables sonnettes que pouvaient actionner des chaînes pendant jusqu'aux bâtons où perchaient les locataires.

Guyette voulait convaincre Paul et Virginie — c'est ainsi qu'elle avait baptisé ses élèves — de tirer sur les chaînettes :

— Sonnez, sonnez, mes petits, pour avoir de ca qu'est bon !

Et elle leur montrait des ronds de bananes détaillées comme du saucisson. Mais les stupides créatures ne comprenaient rien à ses prières et continuaient de s'épouiller d'un bec pareil à une amande de escahuète. Guyette est têtue. Elle ouvrit la cage dans l'intention de montrer à ses fifis comment on s'y prend pour sonner la cloche, quand on n'a point de bras. Les perruches s'effarouchèrent. Elle les pourchassa de la main. Les volatiles fuyaient, affolés, et c'était un beau tumulte d'ailes battantes et froissées, de plumes arrachées.

La tête finit pourtant par saisir Virginie et l'extraire de la prison. Elle lui caressait la tête, lui disait des mots tendres et voulut lui donner un baiser de paix. Epouvantée, la petite brute pinça du bout de son bec aquilin la fraîche cerise qui s'approchait et qu'elle estimait sans doute dévoratrice. Ma jeune épouse poussa un cri, ouvrit la main et la perruche s'envola par la fenêtre ouverte. Elle disparut vers le bas.

— Imbécile ! cria-t-elle.

Contre toute justice, c'était à moi qu'elle parlait ainsi. Là-dessus elle fondit en larmes :

— Oh ! ma perruche, ma petite Virginie ! Je ne m'en consolerai jamais...

Puis, pratique avant tout :

— Et bien, quoi ? me dit-elle. Tu restes là comme du mastic. Tu ne peux pas courir après cette petite bête ! La vois-tu perdue dans ce monde inconnu ? Les autres oiseaux la tueraient. Oh ! Virginie ! Rattrape-la-moi, Raymond ; moi qui l'aima's tant !

Bien que simple bipède, je « volai » à la fenêtre. Un instant après, je vis d'un rire supérieur, car la perruche était perchée sur la grille du balcon, au cinquième, juste au-dessous de nous. Ma satisfaction fut telle que j'en frappai dans mes mains, ce qui n'eut d'autre résultat que d'effraver l'animal. La perruche s'envola de nouveau. Par bonheur, son goût acquis pour les raffinements de la civilisation la dirigea vers l'intérieur de l'appartement, dont la fenêtre était ouverte.

— Bravo ! m'écriai-je. Si la dame d'en-dessous a pour deux liards-papier de jugeote, elle va fermer ses sabords et la bête de chasse est à nous. Ne crie pas ainsi, Guyette : on croirait que je t'écorche vive. Je descends, ma petite fille. Je la tiens, ta perruche. Tu comprends bien que placée comme elle l'était, je savais fort bien où je l'envoyais en claquant des mains.

— Oui, oui, la moitié de ça suffit, siffiait Guyette, haletante. Dépêche-toi : tu expliqueras tes bêtises après.

Je descendis un étage et je sonnai, mais en vain. Je carillonnai. Nul ne me répondit. La dame d'en-dessous était sortie et sa bonne en avait, je pense, profité pour prendre l'air, elle aussi. Le temps n'était pas aux tergiversations. Quatre à quatre je dégringolai jusqu'en bas pour implorer de la concierge le prêt de son « passe-partout ». Mais les bonnes vieilles coutumes se perdent. Il paraît qu'en cette époque absurde, les concierges n'ont plus de passe-partout. Voilà leur progrès ! Que faire ?

— Attendez le retour de Mme de Ronpinsard ou de sa bonne, conseille la concierge qui n'avait aucune raison pour s'énerver.

Je pris l'ascenseur et je remontai, accablé, mais je m'arrêtai au cinquième et je tâtai la porte de la dame d'en-dessous, tandis que, penchée sur la rampe, Guyette m'excitait à ne reculer devant aucun sacrifice pour la récupération de Virginie :

— Tâche d'entrer. Tu iras fermer la fenêtre pour que mon oiseau ne s'envole pas. Quand tu m'auras rendu ma perruche, tu iras rouvrir et ni vu ni connu.

— Dis donc, c'est grave, remarquai-je, couvert d'une sueur abondante qui rigolait entre les monticules de ma chair de poule. Et si cette dame rentrait ?

— Bah ! on s'expliquerait. Elle ne nous mangerait pas... D'ailleurs, elle ne viendra pas.

Une porte à deux battants. J'y donnai un malheureux petit coup d'épaule : ran ! Elle s'ouvrit. Je me sentis pâlir. Mais Guyette se lamentait toujours. J'entrai donc. Après tout, je ne suis pas un homme à voler une épingle. Me voilà dans la galerie, puis dans la salle à manger... Oh ! nom d'un chien, la perruche ! Cramponnée à un rideau elle me regarde de ses sales petits yeux. Pas de bêtises, surveillons nos gestes. N'effarouchons plus ce gibier à la manque. Sans précipitation, sur la pointe des pieds, j'atteins la fenêtre. Fermée.

— Grin ! fait Virginie. La porte du salon est ouverte ; Virginie lâche prise, me survole et s'y engouffre. Je la suis et, pour plus de sûreté, je tire la porte derrière moi. Diable ! cette pièce est plus noire que l'antichambre de l'enfer. Je n'y vois plus. Je ne sais plus m'orienter. Les mains en avant, tâtant le vide, je m'avance... Boum ! je trébuche. Je perds l'équilibre et je tombe ; je ne sais sur quoi. Seul, mon estomac a porté et mes membres s'agitent dans l'espace. En imagination, je me vois sous l'aspect d'un crabe posé sur un moutardier. La porte s'ouvre. Un commutateur claque. Un lustre s'illumine et la dame d'en-dessous apparaît, vengeresse, un pistolet au poing.

— Haut les mains !

De la main gauche elle décroche le téléphone. Pourvu que le doigt qui est sur la gachette n'ait pas de crispation nerveuse ! Elle appelle police-secours. Je suis joli. J'essaie de me remettre sur mes pieds :

— Ne bougez pas, canaille, ou je tire.

Je continue néanmoins de démontrer les mouvements de natation, comme un moniteur à sec, à plat ventre sur mon rouf, puis, écrasé par le destin, je laisse retomber bras et jambes, en crabe tréché depuis quinze jours. Une nuée d'agents envahit la pièce, comme dans un dénouement de film policier.

— Empoignez-moi ce misérable cambrioleur.

Au poste ! Tout le quartier est aux fenêtres. Guyette ne s'occupe pas plus de moi que si je n'existais pas. Profitant du désordre, elle s'est introduite chez Mme de Repinsard et elle a réussi à rattraper sa perruche :

— Coco... Fifi...

Et ça ne s'est pas arrangé tout seul.

CHARLES TORQUET.

Une réunion de la Société des Agriculteurs du Nord

Les membres de la Société des Agriculteurs du Nord ont tenu mercredi à 11 h. à Lille, leur première réunion de l'année, sous la présidence de M. Lonthiez.

En ouvrant la séance, le président adressa aux sociétaires ses vœux les plus cordiaux et les plus sincères pour l'année qui vient de s'ouvrir.

L'assemblée procéda ensuite à l'admission de nouveaux membres.

M. Pierre Halbronn, adjoint à la direction des services agricoles, parla des issues de blé dans l'alimentation du bétail.

Après avoir entendu divers orateurs, l'assemblée décida de réclamer :

1° La prise en charge par l'Office des alcools de tous les alcools de betterave et de mélasse ; 2° La parité du prix du sucre et de l'alcool pour les betteraviers ; 3° La prise en charge des alcools synthétiques en quantités complémentaires de la production de l'alcool industriel ; 4° Le respect de la loi du 31 mars 1932 par les importateurs d'essence, à savoir jusqu'à l'application des sanctions.

L'assemblée adopta ensuite le vœu suivant, voté par le Comice agricole de Cambrai :

Considérant que la production française de sucre de betterave, jointe aux importations de sucre de nos colonies et aux stocks existants au 1er septembre 1932, sera plus que suffisante pour assurer tous les besoins du sucre jusqu'à la fabrication prochaine ; que le jeu de l'admission temporaire suffira à assurer la soudure ; que les emblavements de betteraves en 1933 seront importants à cause de la mévente actuelle du blé et de l'orge ; qu'il importe d'assurer l'écoulement de cette production ; qu'il est indispensable de ne pas augmenter le déficit de notre balance commerciale en autorisant des importations de sucre inutiles ; que ces importations amèneraient l'effondrement des cours des sucres déjà trop bas et ruineraient tout le plan de contingentement et de stockage, si utile et si péniblement élaboré : Emet le vœu qu'aucune licence d'importation ne soit accordée pour les sucres en 1933.

La grève des dockers dunkerquois

Est-ce la fin du conflit ?

Les patrons acceptent la nouvelle formule présentée par les maires de l'agglomération

Nous avons annoncé hier que les maires de l'agglomération dunkerquoise réunis à la sous-préfecture avaient trouvé une nouvelle formule transactionnelle qu'ils allaient proposer aux deux parties en présence.

Ils proposaient qu'en principe, les salaires des dockers fussent fixés à 38 fr. 50, mais qu'il y serait ajouté une prime de 50 centimes par jour jusqu'au 31 mars.

Réuni en assemblée générale mercredi matin, le Comité de direction de l'Union maritime après avoir pris connaissance de la nouvelle formule, l'a acceptée et a fait connaître sa réponse à M. le sous-préfet.

Une réunion des grévistes

Les dockers se sont réunis au début de l'après-midi. Après une discussion assez confuse, ils ont décidé de demander aux patrons des précisions sur des points de détail. Les délégués reçurent mandat de réclamer l'application du nouveau taux de rémunération jusqu'au 1er juin et de provoquer quelques explications complémentaires sur la fixation de ce taux.

Les délégués ouvriers ont été reçus ensuite par les maires de l'agglomération dunkerquoise réunis à la Sous-préfecture. Ils ont insisté pour être mis directement en rapports avec les patrons, mais ceux-ci ayant donné leur acquiescement à la proposition transactionnelle, la conversation s'est poursuivie exclusivement entre les délégués ouvriers et les maires.

Les conclusions de cet échange de vues seront soumises ce matin à l'assemblée générale des dockers.

Est-ce enfin la solution du conflit qui, depuis le 10 décembre, paralyse le port de Dunkerque ?

Le secrétaire du Syndicat des dockers et quelques membres du Comité de grève sont malmenés à Calais par les cégétistes

Mardi soir, avaient lieu à Calais deux réunions syndicales : l'une, celle des dockers, se faisait à l'Elysée. l'autre, celle de l'Union locale unitaire, avait lieu à la Salle centrale. Pour la circonstance, des dockers dunkerquois étaient venus à Calais en taxi.

Vers 19 h., les délégués dunkerquois se présentaient à l'Elysée à l'effet d'assister à la réunion, mais des ordres, paraît-il, avaient été donnés de ne pas les recevoir et ils se virent refuser l'entrée. La discussion tourna bientôt à l'aigre et une courte bagarre s'ensuivit, au cours de laquelle un chauffeur de taxi dunkerquois reçut plusieurs coups de poing au visage, dont l'un lui tuméfia l'œil gauche.

Voyant cela, les dockers dunkerquois ne s'attardèrent pas et se rendirent à la Salle centrale, où la réunion unitaire se déroula normalement

LA GRÈVE DANS LA VALLÉE DE LA LYS

La journée de mercredi a été calme à Armentières et dans les environs et n'a été marquée par aucun incident notable.

Cependant, vers 10 h. 45, un petit groupe de grévistes ont tenté de renverser une camionnette qui stationnait devant un magasin d'expéditions de la rue Sadi-Carnot. Cette auto était arrêtée contre la bordure du trottoir, et le sommet de la carrosserie trouva un point d'appui contre le mur de l'immeuble. Leur coup fait, les grévistes prirent la fuite. Quelques minutes plus tard, la camionnette était remise sur ses roues, sans dommage.

La réunion des grévistes s'est tenue à 14 h. et le cortège qui s'est déroulé de 15 h. à 16 h. 30 comprenait un millier de manifestants. Aucun incident à signaler.

Aujourd'hui, réunion et cortège auquel prendront part des enfants.

UN POLONAIS ÉTAIT VENU EN FRANCE SUR LES BOGGIES D'UN WAGON

La gendarmerie d'Avesnes a arrêté Paul Szwed, 22 ans, sujet polonais, rencontré en état de vagabondage à Flaumont.

Szwed était arrivé à Jeumont le 3 janvier, à 3 h. du matin, par le rapide venant de Cologne, et avait effectué le voyage sur les boggies d'un vagon. Il avait été découvert et remis au poste de douanes pour être refoulé en territoire étranger ; mais le Polonais avait réussi à tromper la vigilance des douaniers et à s'enfuir.

— Le Commission de l'Agriculture a délégué M. des Rotours pour prendre part, avec voix consultative, aux travaux de la Commission des finances.

Roubaix

Aujourd'hui, jeudi 12 janvier :

Aujourd'hui, saint Arcade ; demain, Baptême de N.-S.

Soleil : Lever, 7 h. 42 ; coucher, 16 h. 14.

Lune : Pleine du 11, dernier quartier le 19.

Bulletin météorologique pour la journée du 12 (Région Nord) : Amélioration progressive, brouillard matinal, ensuite ciel brumeux, trois quarts couvert, avec éclaircies ; vent du Secteur Nord-Est, faible ou modéré ; minimum de température en hausse sur celui de la veille.

Caisse d'Epargne : de 9 h. à 10 h. 30 et de 14 à 17 h.

Consultation de nourrissons du Comité Roubaisien de Protection de l'Enfance : de 10 à 11 h., au Groupe d'Ecoles Linné (entrée par la rue Ingres prolongée) ; de 14 à 17 h., local de la Goutte de Lait.

Bains Municipaux : Piscine : Messieurs, de 9 h. à 11 h. 30 et de 15 h. à 19 h. 30 ; Baignoires : de 9 h. à 11 h. 30 et de 15 h. à 19 h. 30.

Halle Flipo. Réclame prix fromages. 41935

L'Administration des P.T.T. maintient son point de vue sur les taxes téléphoniques

Nous nous sommes fait l'écho, en son temps, des doléances de la Chambre de Commerce de Roubaix et des communes suburbaines auprès de l'Administration des P.T.T. concernant les nouvelles taxes téléphoniques. On sait en effet, que s'il coûte 0 fr. 50 pour une communication téléphonique de Roubaix à Tourcoing, il faut payer le double pour téléphoner à Croix, Lannoy, Mouvaux et Wattrelos.

Or, la Chambre de Commerce de Roubaix et les communes intéressées avaient demandé à l'Administration des P.T.T. de rendre applicable aux quatre communes de la banlieue la taxe urbaine de 0 fr. 50. Il y avait de bonnes raisons pour soutenir les arguments présentés. C'est qu'en effet les quatre communes précitées ne sont en quelque sorte que l'extension des deux grandes villes dans le sein desquelles elles sont pratiquement intégrées.

Cette situation de nos centres et de leurs banlieues qui présentent une véritable unité pouvait justifier la mesure réclamée.

Ces considérations n'ont pu changer les dispositions de la machine administrative et récemment M. le Ministre des P. T. T. faisait connaître qu'il ne pouvait entrer dans les vues exposées par la Chambre de Commerce de Roubaix arguant que :

« La taxe locale n'est applicable qu'à l'intérieur d'un même réseau.

» Depuis l'installation du téléphone à Roubaix-Tourcoing, ces deux villes n'ont constitué qu'un seul réseau, il s'agit donc d'une situation de fait mais l'Administration ne peut aller plus loin dans cette voie. De nombreuses localités sont dans la même situation que Croix, Lannoy, Mouvaux et Wattrelos ; il en résulterait une modification profonde de l'organisation des réseaux et une diminution importante des recettes que l'état du budget annexe des P.T.T. ne permet pas d'envisager ».

On peut cependant souligner que c'est le même personnel qui est affecté aux échanges téléphoniques entre les deux villes et les quatre autres localités. De plus y aurait-il vraiment une diminution de recettes dans le cas d'unification de la taxe. On peut en douter car les abonnés ont certainement réduit leurs communications téléphoniques depuis la majoration de la taxe.

DégUSTEZ TOUS la PERLE MEYERBEER 5°5, qualité incomparable et inimitable, avec ristournes. 34277

Des arbres boulevard de Strasbourg

L'achèvement des travaux du Boulevard de Strasbourg avait été accueilli avec joie par tous les riverains de cette importante artère qui s'étale maintenant longue, large, belle et imposante.

Il y avait néanmoins une lacune pour que ce boulevard fût tout à fait digne de ce nom. Ce mot ne suggère-t-il pas en effet, un bout de route plus ou moins long, plus ou moins large, plus ou moins pittoresque, mais infailliblement encadré de jolies maisons et surtout d'arbres.

Et il ne manquait plus que ceux-ci au Boulevard de Strasbourg pour être conforme en tous points avec l'image que nous donne ce mot qui « fait si riche » selon l'expression de certains.

Aussi la nouvelle qu'une double haie d'arbres allait y être plantée fut-elle fort heureusement accueillie et les ouvriers qui travaillèrent à cette installation, sympathiquement regardés par les intéressés.

La chose est maintenant faite et environ 60 tilleuls s'alignent de chaque côté de la chaussée, sur les trottoirs — à environ dix mètres l'un de l'autre — et lui donnent déjà une véritable « allure de boulevard ».

Ce ne sont encore — il est vrai — que de frêles et petits arbustes, moins gros que le poignet, entourés encore d'une solide ferrure, mais... petit poisson deviendra grand, et le printemps prochain se chargera de fortifier et de revêtir d'une belle parure verte, leur nudité qui leur donne un air triste et frileux.

Et plus tard, après avoir connu le souffle chaud de plusieurs étés et la bienfaisante caresse du soleil, ils se dresseront bien droits, et répandront l'ombre fraîche dont chacun, aux jours de canicule, voudra tant soit peu profiter.

statues de Jeanne d'Arc, de Bayard, de Du Guesclin, de sainte Geneviève, puis la chapelle expiatoire élevée à l'endroit où furent passés par les armes neuf cent cinquante-deux royalistes qui tentèrent de renverser la première République.

Hic ceciderunt, dit le fronton (C'est ici qu'ils tombèrent).

— Si vous ne craignez pas la fatigue, reprit Laurent, nous irons jusqu'à la Chartreuse.

— Il y a donc des Chartreux par ici ?

— Non, Mademoiselle, il n'y en a plus, mais le monastère subsiste encore, et offre aux curieux des aspects intéressants.

— Le footing ne me fait pas peur, dit Mme Le Périser.

— Quant à moi, il me ravit, surenchérit Eva.

Ils s'en allèrent donc vers un bois dont le vert ondulait légèrement sous le ciel bleu. Au bout d'une avenue, la Chartreuse apparut, imposante.

Ils en firent d'abord le tour puis, poussant une grille, se retrouvèrent devant un monument rectangulaire de trois mètres de longueur, au-dessus de la porte duquel on pouvait lire cette inscription : *Gallia moerens posuit* (La France en deuil a érigé ce monument).

— Ceci, dit Laurent, est la chapelle sépulcrale. Les dalles et les murs sont en plaque de marbre blanc. Au centre se trouve le mausolée, élevé au-dessus de la crypte où, en 1814, furent transportés les cercueils des royalistes fusillés au *Champ des Martyrs*. En temps ordinaire, le gardien les montre à l'aide d'une lanterne qu'il descend au bout d'une corde ; aujourd'hui, en raison de l'affluence, la chapelle est fermée.

— Nous reviendrons, dit Eva.

— Oh !... nous pouvons très bien voir ensemble par cette ouverture... Les médaillons que vous apercevez à la partie supérieure du monument sont ceux de Sombreuil, de Soulanges, d'Hervilly et de Talhouët, chefs des chouans.

— Et ces deux plaques, à droite et à gauche ?

— L'une représente le débarquement des émigrés à Quiberon, l'autre perpétue l'acte de courage de Geeril de Passeu qui, après avoir été à la nage et au péril de sa vie, demander aux Anglais de cesser le feu, en raison de l'ouverture des pourparlers entre Sombreuil et Hoche, revint se constituer prisonnier.

— Triste époque, dit Eva, mais qui pourtant ne manque pas de grandeur, puisque les partis en présence, à côté de représailles implacables, surent parfois donner le spectacle de beaux traits de générosité, et l'exemple d'une égale intrépidité.

A pas lents, sous les frondaisons, les excursionnistes reprirent le chemin de Sainte-Anne.

Laurent de Kéravel rentra ce soir-là chez lui complètement transporté. Malgré ses protestations, Mme Le Périser avait tenu à le déposer à sa porte, avant de regagner Coat-Laughen. Eva s'était montrée aimable, enjouée.

Il jubilait si visiblement qu'Hervé, avec sa franchise habituelle, le lui fit remarquer en dînant.

Le cadet ne se défendit pas.

— J'avoue que cette journée comptera parmi les plus agréables de mon existence. Ces dames sont exquises.

— La jeune surtout, nota Hervé en souriant.

Laurent rougit.

— Pourquoi me dis-tu cela ?

— Parce que tu le penses.

Et comme le poète se troublait, le chasseur lui frappa sur l'épaule.

— Allons, mon vieux ! il n'y a pas de quoi arborer cet air de petit garçon pris en faute. Tu peux me faire l'amitié de tes confidences ; je ne te reprocherai jamais que de manquer de franchise envers moi. Est-ce compris ?

— Sans doute... sans doute... avec qui voudrais-tu que je parle à cœur ouvert, si ce n'est qu'avec mon frère ?

— Alors... j'attends que tu m'avoues ton grand amour.

— Pour ?...

— Pour Mlle Eva Le Périser, parbleu !

— Hervé !...

— Laimes-tu ?... ne l'aimes-tu pas ?

— Eh bien oui, je l'aime, avoua Laurent en baissant la voix... Je me rends compte que c'est une folie.

— Je ne dirai pas le contraire ; mais enfin, puisque cette folie existe, il s'agit de savoir à quoi elle peut aboutir.

As-tu l'intention d'aimer simplement, sans aucun espoir, pour ta satisfaction personnelle, indéfinie, si j'ose dire, Mlle Le Périser ?... Que comptes-tu faire ?

Cette question embarrassa fort le pauvre Laurent.

— Dame... tu me prends un peu au dépourvu...

— Je sais bien, moi, ce que tu feras...

— Quoi ?

— Rien, parbleu !

— C'est possible, avoua le cadet.

— Eh bien, tu es encore plus... niais que je ne l'avais supposé. Heureusement, je suis là pour m'occuper de tes affaires. J'ai dit qu'il s'agissait de prendre une décision. Je la prends pour toi.

— Hervé... tu m'inquiètes. A mon tour, je te demanderai quelles sont tes intentions.

— Très simples : procéder par la voie normale. Je verrai Mme Le Périser.

— Ah ! mon ami ! que tu es bon !

— Seulement... car il y a un seulement... Je te prie de réfléchir encore, de réfléchir sérieusement.

Tu viens d'avoir trente-trois ans, elle a vingt-deux ans à peine. Epouser un conjoint trop jeune est un danger pour l'indifférence ou le calcul. Evidemment, cela a moins d'importance quand la sympathie, une sympathie réelle, unit deux êtres également sincères... elle atténue les distances, mais seule, une grande et solide affection peut l'effacer complètement.

Es-tu bien sûr de l'avoir inspirée à Mlle Le Périser ?

— Je serais bien audacieux de l'affirmer.

— Voilà ce qu'il importe pourtant de savoir.

— Mais... comment ?

— Par la mère... Je ne sais quelle est sa fortune... Elle ignore la nôtre... Nous évoluons un peu dans l'inconnu. Peut-être l'un de vous devra-t-il faire montre de renoncement. Là est la pierre de touche... pas en ce qui te concerne... soit !... mais peux-tu répondre qu'il en soit de même par ailleurs ?

— Je crois que...

— Tais-toi... tu n'en sais rien. Il faut pourtant que vous en soyez également capables... S'il demeurait en vous... en l'un de vous, l'ombre d'une restriction dans le don de son cœur la plus fugitive arrière pensée, la plus légère hypothèse sur un avenir incertain, mieux vaudrait que vous vous disiez franchement un éternel adieu...

Or, il n'y a pas d'autre moyen d'être éclairé que celui que je te propose. C'est cela, ou continuer à rêvasser dans le vide... à échafauder les petits bouts de lignes qui riment entre eux... C'est ce que j'appellerai, moi, rimer à rien.

— Fais ainsi que tu le jugeras bon.

Le lendemain, Hervé de Kéravel se rendit à Coat-Laughen. Il eut avec Mme Le Périser un entretien que rendit plus facile l'absence de sa fille, qu'une visite de charité appelait à Saint-Armel.

Cette dame ne cacha pas combien elle était honorée de cette démarche, quelle sympathie lui inspirait Laurent et combien elle serait heureuse de l'avoir pour gendre, mais elle ajouta que tout dépendait d'Eva, et que, quel que fût le verdict de cette dernière, elle le tiendrait pour sacré, que, dans l'hypothèse la moins favorable, elle espérait néanmoins que rien ne viendrait atténuer le charme des bonnes relations qui s'étaient établies entre Kéravel et Coat-Laughen.

Elle demandait en outre un répit de quelques jours pour transmettre la réponse de sa fille.

Cette conversation rapportée à Laurent éveilla en lui des sentiments tumultueux, où la crainte se mêlait à des espérances inavouées.

Trois jours se passèrent sans que Mme Le Périser donnât de ses nouvelles. Laurent sentait redoubler ses appréhensions, se crut dédaigné, se lamenta, passa des heures à sa fenêtre, regardant du côté de Coat-Laughen, comme si le seul aspect de cette maison eût pu lui révéler quelque chose.

Le quatrième jour, ayant perdu tout espoir, il ne mangeait plus que du bout des lèvres, et seulement pour s'éviter les sarcasmes de son frère.

Il soupirait... soupirait...

Enfin, le cinquième jour, le domestique de Coat-Laughen apporta une lettre de Mme Le Périser qu'en l'absence de l'aîné, Laurent ouvrit en tremblant.

L'enveloppe ne contenait qu'une simple carte de visite.

MADAME ANDRÉ LE PÉRISER

prie Messieurs de Kéravel de lui faire l'honneur d'accepter une tasse de thé, demain jeudi, à quatre heures, à Coat-Laughen.

R.S.V.P.

Le cadet eut un éblouissement.

— C'est entendu !... C'est entendu ! Puis, se reprenant :

— Vous direz à Mme Le Périser que nous la remercions vivement et que nous accepterons avec grand plaisir son aimable invitation.

Il rayonnait. Sa poitrine lui semblait trop étroite pour contenir son cœur hypertrophié de joie. Il étouffait sous le plafond trop bas. Il sortit. Il fallait un exutoire au ravissement qui l'oppressait.

Il partit à la recherche d'Hervé, ne le trouva pas, se rabattit sur Le Berzou qui rincait des bouteilles dans le chai.

— Quel joli temps, mon bon ami.

— Mais, Monsieur le comte... il pleut depuis trois jours...

— Ah ! ça ne fait rien... il fait beau tout de même... Je suis heureux... je suis heureux !

— Ainsi soit-il ! dit Le Berzou stupéfait.

V

Où paraît bien fragile le bonheur du cadet de Kéravel

Le soir même de la visite qu'elle avait reçue de l'aîné de Kéravel, Mme Le Périser dit à sa fille :

— M. de Kéravel est venu ici tantôt.

— Oh ! quel dommage que je l'aie manqué. Il m'apportait des timbres, sans doute.

— Il ne s'agit pas de M. Laurent, mais de son frère.

— Ah ! par exemple... c'est un événement... Que voulait-il ?

— Rien de particulier... Il passait par ici... Il est entré... Nous avons causé longuement.

(A suivre.)